

Ludovic HIRTZMANN

Le temps pour le dire

Kenworth

À ma droite, Paccar, une multinationale états-unienne du camion, débordante de profits, ferme sa filiale québécoise Kenworth. À ma gauche, le syndicat de l'usine et le gouvernement québécois veulent sauver le dernier bastion de l'industrie automobile de la province de la fermeture. Au centre, Hélène Pichette et Louise Lemelin du «Point» filment les négociations. Pendant 10 mois, les deux femmes vont suivre les tractations politico-syndicales. Les deux journalistes de Radio-Canada réalisent un document captivant: «Troc made in Québec».

Lorsque que l'on demande à Hélène Pichette comment elle a réussi à convaincre les différents partenaires de se laisser filmer, la journaliste confie: «En fait, on a surtout suivi le syndicat. Comme on était là au moment des négociations avec le ministère du Travail, la compagnie a accepté qu'on soit là. On a convaincu le syndicat en leur disant qu'ils n'avaient rien à perdre, tout à gagner.» La seule restriction était de ne rien diffuser avant la clôture des négociations.

Le sujet est ingrat, le scénario est précis, les commentaires sont rares. «Tu voyais l'intensité de ce qui était vécu par tout le monde», commente Luc Desnoyers, directeur du TCA, le syndicat des travailleurs de l'automobile du Québec qui eut l'un des tout premiers «rôles». Après 10 mois de négociations filmées et une descente aux enfers pour le syndicat et les employés-es, la direction de Paccar accepte de rouvrir l'usine en 1998. Moins du tiers des employés-es retrouveront leur postes. Les syndicalistes sont brisés, humiliés. Dans cette guerre, symbolique de la mondialisation des marchés, le document du «Point» a su vulgariser un sujet difficile: on en a parlé dans les chaumières. Prendre le temps d'informer peut être... rentable!



PHOTO: LUDOVIC HIRTZMANN

Concentration de la presse

Un peu plus gros un peu plus loin

Richard BOUSQUET

Déjà propriétaires de sept quotidiens et d'un réseau de télévision, les fils de Paul Desmarais négocient un projet de fusion avec les fils de Pierre Péladeau, propriétaires de quatre quotidiens et de l'autre réseau privé de télévision francophone québécois. Fiction? Bien sûr! Mais cette fiction aurait pu être la réalité, n'eut été du débat sur la concentration de la presse au Québec.

Jusque dans les années 60, le contrôle financier des quotidiens québécois était l'affaire de familles. Ceux de Trois-Rivières et Sherbrooke appartenaient à la famille Dansereau, *Le Soleil* à la famille Gilbert, la famille O'Connell régnait sur le *Montréal Star*, et la famille Berthiaume possédait *La Presse* depuis 1889.

Puis la concentration et la mondialisation des marchés ont atteint également le marché des médias. Power Corporation achète *Le Nouvelliste* de Trois-Rivières, *La*

Le secteur de la radiodiffusion a peut-être subi les effets les plus dramatiques de la concentration. Suite à la fusion des réseaux Radiomutuel et Télémedia, entraînant la fermeture de six stations en 1995, et du délestage des salles de nouvelles de la plupart des autres stations au profit d'un abonnement au réseau NTR, les sources d'information radiophoniques se sont grandement raréfiées. Les événements de l'été 1996 au Saguenay ont toutefois permis de rappeler que la radio demeure le diffuseur le plus souple et rapide pour faire face à une situation de crise et répondre aux besoins de la communauté dans de telles circonstances.